

# L'indicible comme tel. La sémiotique de l'aphasie de Reinhart Koselleck et la querelle des monuments en Allemagne\*

Marian Nebelin

Le 17 janvier 1967, dans la grande salle de l'hôtel Roosevelt à New York, un jeune écrivain allemand échouait dans sa tentative de parler, devant des membres du

---

\* Les recherches pour le présent article se sont achevées début décembre 2012. J'ai volontairement réduit les références bibliographiques au strict nécessaire. Les réflexions qui suivent s'inscrivent dans le sillage de mon article « Ikonologische Kämpfe. Reinhart Koselleck im Denkmalstreit », dans Hubert Locher et Adriana Markantonatos (éd.), *Reinhart Koselleck und die politische Ikonologie*, Berlin/Munich, 2013 (Transformationen des Visuellen, t. 1), p. 54-69. Sur l'iconologie de Koselleck, je renvoie aux autres articles de ce volume; le lecteur se reportera en outre aux analyses fondamentales d'Hubert Locher, « Denken in Bildern. Reinhart Kosellecks Programm *Zur politischen Ikonologie* », dans *Zeitschrift für Ideengeschichte* 3/4, 2009, p. 81-96. Depuis que j'ai mis un terme aux travaux préparatoires à la rédaction de cet article, l'état de la recherche sur Koselleck s'est considérablement enrichi et diversifié. Parmi les contributions récentes ayant rapport avec le sujet que je traite (et plusieurs autres parues après coup, dont je n'ai pu tenir compte ici), je signalerai la sélection suivante : sur l'historiographie et la conception de l'histoire en général chez Koselleck, voir par exemple Diego Fusaro, *L'orizzonte in movimento. Modernità e futuro in Reinhart Koselleck*, Bologne, 2012, et Gennaro Imbriano, *Der Begriff der Politik. Die Moderne als Krisenzeit im Werk von Reinhart Koselleck*, Francfort-sur-le-Main, 2018; mais on pourra se référer aussi à l'ouvrage déjà ancien de Louis Quéré, *La sociologie à l'épreuve de l'herméneutique. Essais d'épistémologie des sciences sociales*, Paris, 1999, p. 160-175. Le livre de Sebastian Huhnholz, *Von Carl Schmitt zu Hannah Arendt? Heidelberger Entstehungspuren und bundesrepublikanische Liberalisierungsgeschichten von Reinhart Kosellecks Kritik und Krise*, Berlin, 2019 (Wissenschaftliche Abhandlungen und Reden zur Philosophie, Politik und Geistesgeschichte, t. 95) est la toute dernière contribution à la vaste discussion sur le lien intellectuel crucial (et déterminant aussi pour l'interprétation de la position qui fut la sienne dans la querelle des monuments) de Koselleck avec Carl Schmitt d'un côté (voir désormais à ce propos *Reinhart Koselleck/Carl Schmitt, Der Briefwechsel. 1953-1983 und weitere Materialien*, édition établie par Jan Eicke Dunkhase, Berlin, 2019) et Hannah Arendt de l'autre. On y trouvera également une bibliographie afférente. Sur le contexte générationnel, voir par exemple Marian Nebelin, « Das Preußenbild Reinhart Kosellecks », dans Hans-Christof Kraus (éd.), *Das Thema „Preußen“ in Wissenschaft und Wissenschaftspolitik vor und nach 1945*, Berlin, 2013 (Forschungen zur Brandenburgischen und Preussischen Geschichte, nouvelle série, t. 12), p. 333-384, ici p. 340-345. Dans son article « Der Sinn der Erinnerung. Zur Geschichtsethik Reinhart Kosellecks » (*Mittelweg* 36, 2013, p. 41-52), Reinhard Mehring souligne l'« expérience existentielle et sceptique de l'absurdité » qui a durablement marqué Koselleck, même si celle-ci reste également prise dans des systèmes de représentation propres à l'époque. C'est dans ce contexte que doit en effet s'inscrire cette « absurdité » de l'histoire ressentie et postulée par Koselleck, dont Jan Eicke Dunkhase a donné une méticuleuse analyse dans *Absurde Geschichte. Reinhart Kosellecks historischer Existentialismus*, Marbach-sur-le-Neckar, 2015 (*Aus dem Archiv*, t. 8). Une série de photographies que Koselleck a prises dans les années 1990 présente par ailleurs un intérêt pour qui veut comprendre comment celui-ci s'est frotté à la question des lieux commémoratifs :

Jewish American Congress, de la politique allemande après 1945<sup>1</sup>. Témoin de la scène, une femme rapportera par la suite que « de toute la soirée », l'écrivain n'avait pas réussi à prononcer une « seule phrase sensée<sup>2</sup> ». Face à un auditoire composé de victimes des nazis et de leurs proches, il s'était heurté à la difficulté non seulement de parler de manière adéquate de la façon dont on envisageait désormais politiquement le passé en République fédérale d'Allemagne, mais d'en parler tout court<sup>3</sup>. Confronté à la douleur des victimes, le jeune auteur laissait éclater au grand jour son manque d'assurance, parce que de toutes parts le passé occupait l'espace, un passé non traité, en quelque sorte encore brut et tout vif, infiniment douloureux. Il s'avérait que le jeune homme était aspiré dans le tourbillon d'une faute qu'il était impossible de mesurer ni d'effacer. Uwe Johnson, l'« écrivain des deux Allemagnes », glissait dans l'aphasie.

Cette chute dans l'aphasie que Johnson eut à subir définit une difficulté essentielle contre laquelle viendra buter quiconque prétend traiter du crime de masse nazi : les morts par millions marquent un territoire où il se peut que le langage échoue à remplir son office – même s'il n'est pas nécessairement voué à cet échec. C'est ce qu'atteste d'ailleurs la scène évoquée : elle est tirée du premier volume de la tétralogie romanesque de Johnson, *Une année dans la vie de Gesine Cresspahl* (1970-1983), et emprunte aux observations de l'héroïne, qui assiste à l'échec et au basculement dans l'aphasie du moi littéraire de l'auteur – et qui s'en moque. De toute évidence, l'écrivain Johnson était incapable d'énoncer directement l'épouvante et l'indignation réelles qu'il éprouvait en propre devant la douleur des victimes qui avaient été torturées et tuées durant sa jeunesse dans son pays natal ; il était pris dans une impossibilité de parler dont il pouvait cependant traiter le thème, par le biais du roman tout au moins : l'auteur réel Johnson fait succomber son moi littéraire à cette aphasie qui le caractérisait lui-même dans la réalité. Ainsi l'esthétique poétique pouvait-elle devenir indirectement le moyen d'exprimer quelque chose qu'il était proprement impossible, selon

---

Adriana Markantonatos, « geDENKstätte – Reinhart Koselleck in Buchenwald. Eine unveröffentlichte Fotostrecke aus dem Nachlass Reinhart Kosellecks (1923-2006) », dans Wolfgang R. Assmann et Albrecht Graf von Kalnein (éd.), *Erinnerung und Gesellschaft. Formen der Aufarbeitung von Diktaturen in Europa*, Berlin, 2011, p. 155-166. Sur l'interminable et douloureuse controverse autour du « Mémorial de l'Holocauste » de Berlin, voir aussi, en complément, Jan-Holger Kirsch, *Nationaler Mythos oder historische Trauer? Der Streit um ein zentrales „Holocaust-Mahnmal“ für die Berliner Republik*, Cologne/Weimar/Vienne, 2003 (*Beiträge zur Geschichtskultur*, t. 25), qui traite aussi de divers autres aspects et des positions adoptées par Koselleck dans le débat ; en ce qui concerne directement les interventions de Koselleck dans la double « querelle des monuments » et sur son contexte, voir aussi Mehring (*supra*), p. 50-52, ainsi que Christina Morina, « Reinhart Koselleck und das Überleben in Trauer nach den Umbrüchen von 1945 und 1989 », dans *Zeitschrift für die Geschichtswissenschaft* 63, 2015, p. 435-450. Ces diverses études peuvent être considérées comme des compléments aux analyses que je propose ici, elles ne s'en distinguent pas fondamentalement.

1 Uwe Johnson, *Une année dans la vie de Gesine Cresspahl*, traduit de l'allemand par Anne Gaudu, 3 vol., t. 1, Paris, 1975-1979, p. 284-290 (entrée du 3 novembre 1967).

2 *Ibid.*, p. 287.

3 *Ibid.*

Johnson, de mettre en mots : à savoir la mort, le crime et l'assassinat de masse à l'époque du nazisme, ainsi que l'épouvante et l'affliction qui en résultent.

Tout comme Johnson, l'historien Reinhart Koselleck (1923-2006)<sup>4</sup> a défendu l'idée que certaines formes esthétiques de remémoration sont susceptibles de recueillir des éléments de souvenir qui se dérobent en général à tout acte de langage. Dans ce contexte, lui-même s'est pourtant intéressé en priorité aux monuments aux morts, aux monuments commémoratifs et aux mémoriaux qui étaient selon lui les supports d'une « sémiotique de l'aphasie », laquelle devait peut-être permettre de « définir l'indicible comme tel de façon que l'on puisse en avoir une idée<sup>5</sup> ». Koselleck, qui s'était fait connaître pour avoir été pendant des décennies l'éditeur des *Geschichtliche Grundbegriffe*, son « dictionnaire historique du langage politique et social en Allemagne » en neuf volumes<sup>6</sup>, et qui était considéré depuis lors en Allemagne comme le doyen de l'histoire conceptuelle, déplaçait ainsi le champ de ses recherches en les faisant passer de la sémantique du langage à la sémantique des images<sup>7</sup>. Ce faisant, il savait que la sémiotique des monuments aux morts réclamait une mise en mots ; c'était seulement par ce biais qu'on pouvait l'ouvrir à une analyse scientifique et débattre des monuments et de leur signification. La tâche de leur analyse et aussi, en dernière instance, de son énonciation scientifique devait incomber à une « iconologie politique de la mort violente ». Comment Koselleck a-t-il donc pu parler d'une « sémiotique de l'aphasie » ? N'y a-t-il pas là une contradiction qui surgit ? Est-il seulement possible qu'une telle sémiotique soit exploitée sur le plan scientifique ? Et quel rapport la sémiotique et l'iconologie entretiennent-elles l'une à l'autre ? En somme : de quelle façon « l'indicible comme tel » peut-il être dit, se faire acte de langage ?

4 Sur la vie et l'œuvre de Koselleck, voir désormais la biographie intellectuelle de Niklas Olsen, *History in the Plural. An Introduction to the Work of Reinhart Koselleck*, New York, 2012 ; et le résumé de son parcours chez Kari Palonen, *Die Entzauberung der Begriffe. Das Umschreiben der politischen Begriffe bei Quentin Skinner und Reinhart Koselleck*, Münster, 2004 (*Politische Theorie*, t. 2), en particulier p. 180-309 ; ainsi que les importants articles d'Ute Daniel, « Reinhart Koselleck », dans Lutz Raphael (éd.), *Von Fernand Braudel bis Natalie Z. Davis*, Munich, 2006 (*Klassiker der Geschichtswissenschaft*, t. 2), p. 166-194, et de Willibald Steinmetz, « Nachruf auf Reinhart Koselleck (1923-2006) », dans Hans Joas et Peter Vogt (éd.), *Begriffene Geschichte. Beiträge zum Werk Reinhart Kosellecks*, Berlin, 2011, p. 57-83.

5 Reinhart Koselleck, « Bundesrepublikanische Kompromisse. Die Deutschen und ihr Denkmalskult. Rainer Metzger sprach mit Reinhart Koselleck », dans *Kunstforum* 134, 1996, p. 467-469, ici p. 467.

6 Dans les années 1970 et 1980, Koselleck a dirigé avec Werner Conze et Otto Brunner, puis seul après leur mort, le titanesque projet des *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, un dictionnaire des concepts historiques fondamentaux en neuf volumes, environ 9 000 pages et 212 contributions, de « Adel » (Noblesse) à « Zivilisation » (Civilisation), la plus longue, « Volk, Nation » (Peuple, nation) comptant 290 pages. L'ouvrage, devenu depuis une référence dans les milieux universitaires germanophones, expose l'histoire des concepts dans le langage politique et social allemand. Il n'a jamais été traduit en français. Dans sa préface à *L'expérience de l'histoire* de Koselleck (Paris, 1997, p. 7), Michael Werner parle à ce propos d'un « véritable "lieu de mémoire" de l'historiographie allemande ». [N.d.T.]

7 Koselleck, 1996 (note 5), p. 468.

Koselleck s'est lui-même heurté doublement aux défis soulevés par ces questions : en premier lieu, il a publié de nombreux essais et articles sur le thème du monument, en s'intéressant en particulier à la comparaison entre la France et l'Allemagne<sup>8</sup>. Ces textes ont fait de lui l'un des pionniers de l'étude systématique, scientifique des monuments. Deuxièmement, Koselleck s'est engagé dans les débats politiques des années 1990 autour de l'aménagement du monument de la *Neue Wache* à Berlin, qui devait être le « site commémoratif central de la République fédérale d'Allemagne », et dans la polémique au sujet du « mémorial de l'Holocauste », le monument « aux Juifs assassinés d'Europe » érigé au centre de Berlin, entre la porte de Brandebourg et la Potsdamer Platz. C'est en se fondant sur des arguments scientifiques, mais aussi sur des motivations personnelles, que l'historien a pris position dans ces controverses<sup>9</sup>. Passer en revue les idées que Koselleck y a fait valoir ouvre une porte sur la possible signification de sa théorie d'une « sémiotique de l'aphasie », en aidant du même coup, par-delà son seul cas personnel, à mieux comprendre certains éléments cruciaux du débat sur les monuments en Allemagne après 1945. À cette fin, je présenterai d'abord dans une première partie les structures fondamentales et les raisons secrètes de l'iconologie politique de la mort violente élaborée par l'historien. Je m'attarderai ensuite sur quelques-uns des caractères majeurs de ses prises de position sur la *Neue Wache* et le mémorial de l'Holocauste, avant de tenter d'analyser pour finir, sur la base de ces deux ensembles d'observations, ce qui se cache derrière la théorie koselleckienne d'une « sémiologie de l'aphasie ».

### Survivance et mort : l'iconologie de la mort violente

Koselleck a plus souvent parlé d'iconologie que de sémiotique; la première devait être, à l'évidence, la méthode indiquée pour l'analyse des phénomènes de la seconde espèce. Sa méthode comportait pourtant toujours quelque chose d'implicite; pour corser les choses, il faut ajouter qu'il est bien difficile d'identifier les modèles et les sources d'inspiration de son iconologie politique. Certains textes récemment exhumés dans les papiers que l'historien a laissés après sa

8 Voir en particulier Reinhart Koselleck, *Zur politischen Ikonologie des gewaltsamen Todes. Ein deutsch-französischer Vergleich*, Bâle, 1998 (Jacob Burkhardt – Gespräche auf Castelen, t. 3), un ouvrage auquel je renverrai désormais sous Koselleck, 1998a.

9 Sur ces deux controverses, voir en particulier la reconstruction historique élaborée par Hans Georg Stavginski, *Das Holocaust-Denkmal. Der Streit um das „Denkmal für die ermordeten Juden Europas“ in Berlin (1989-1999)*, Paderborn, 2002. Les prises de position essentielles ont été recueillies dans les anthologies suivantes : Michael S. Cullen (éd.), *Das Holocaust-Mahnmal. Dokumentation einer Debatte*, Zurich, 1999; Ute Heimrod, Günter Schlusche et Horst Seferens (éd.), *Der Denkmalstreit – das Denkmal? Die Debatte um das „Denkmal für die ermordeten Juden Europas“*. Eine Dokumentation, Berlin, 1999; Christoph Stölzl (éd.), *Die Neue Wache Unter den Linden. Ein deutsches Denkmal im Wandel der Geschichte*, Berlin, 1993; Michael Jeismann (éd.), *Mahnmal Mitte. Eine Kontroverse*, Cologne, 1999. Sur l'argumentaire de Koselleck, avec tous les documents, voir Nebelin, 2013 (note \*) ; voir en outre Olsen, 2012 (note 4), p. 128-288.

mort permettent cependant d'en faire remonter la trace jusqu'à de possibles origines aux débuts des années 1960. Les recherches de Huber Locher font apparaître que la théorie des images d'Arnold Gehlen (« penser en images »), certaines remarques artistiques de Max Imdahl et l'iconologie d'Erwin Panofsky ont dû exercer une influence marquante sur le concept koselleckien d'iconologie politique<sup>10</sup>. Le fait que Koselleck ait entamé en 1963 une première ébauche théorique par une analyse du rapport entre le langage et l'image indique probablement aussi que l'historien s'est intéressé à ses débuts à la métaphorologie de Hans Blumenberg<sup>11</sup>. Quoi qu'il en soit, Koselleck en arrive dès cette époque, tout comme Blumenberg, à la conclusion qu'« une strate iconique [...] est toujours immanente à notre langage<sup>12</sup> ».

Les images recèlent, selon Koselleck, un fascinant surplus de signification, un certain pouvoir subversif et une dimension incontrôlable qui les distinguent du langage<sup>13</sup>. L'image précède le mot, mieux : « L'image peut tromper sans mot, en se substituant au mot, à ce qui doit être entendu<sup>14</sup>. » Ce pouvoir de « tromperie » a son fondement dans l'esthétique de l'image ; c'est une capacité où les images l'emportent sur le langage, estime Koselleck<sup>15</sup>. En tant que méthode historique, l'iconologie politique vise donc à analyser les transformations de ce que Locher, en paraphrasant un concept koselleckien, a nommé « l'espace politique d'expérience médiatisé par les sens<sup>16</sup> » : il s'agit de sonder les strates sémantiques accumulées d'une image pour faire apparaître les mutations dont elles témoignent et révéler les contextes auxquels sont soumis la genèse, le développement et l'interprétation des images ; en d'autres termes, la méthode de Koselleck a pour objectif de « combiner une analyse de la force d'attraction esthétique de l'image avec l'étude de ce qu'elle signifie du point de vue sociohistorique<sup>17</sup> ». Mais qu'est-ce que cela voulait dire en pratique, dans l'analyse et l'interprétation koselleckiennes des monuments aux morts ?

C'est par une réponse à cette question que se concluait déjà la première publication de Koselleck, qui s'attachait aux monuments aux morts en tant que « lieux de fondation de l'identité des survivants » (1979)<sup>18</sup>. Dans le prolongement des réflexions de sa théorie ébauchée en 1964, Koselleck y établissait l'hypothèse générale que « comme toutes les œuvres d'art, les monuments ont un

10 Voir Locher, 2009 (note \*), p. 84-89, 94.

11 Voir Reinhart Koselleck, « Zur pol[itischen] Ikonologie », dans Locher, 2009 (note \*), p. 83.

12 *Ibid.*

13 *Ibid.* ; je ne restitue pas ici les marques dont s'orne le fac-similé.

14 *Ibid.*

15 *Ibid.*

16 Locher, 2009 (note \*), p. 94.

17 *Ibid.*, p. 93-94.

18 Reinhart Koselleck, « Kriegerdenkmale als Identitätsstiftung der Überlebenden », dans Karlheinz Stierle et Odo Marquard (éd.), *Identität*, Munich, 1979 (Poetik und Hermeneutik, t. 8), p. 255-276, ici p. 274-275. On trouvera ce texte traduit en français par Diane Meur dans *L'expérience de l'histoire* [1997], un recueil d'articles édité et préfacé par Michael Werner, Paris, 2011, p. 177-210.

potentiel excédentaire qui se dérobe à leur finalité initiale<sup>19</sup> ». Le caractère proprement autonome qu'on reconnaît habituellement à l'art et à ses productions et auquel Koselleck fait ici référence se constitue en tant que phénomène esthétique. La plurivocité esthétique des monuments aux morts se rattache dès lors, estime l'auteur, à la fonction et à la persistance spécifiques de ces monuments, de même qu'aux particularités de leur réception selon divers points de vue : tout monument aux morts témoigne de l'événement d'une expérience irrattrapable : la mort d'une ou de plusieurs personnes<sup>20</sup>. Mais en plus de cela, « les réponses artistiques aux événements singuliers se répètent<sup>21</sup> » : c'est toujours la mort qu'on prend pour thème. Tel est le message anthropologique des monuments aux morts.

Pourtant – ou peut-être pour cette raison même –, c'est au profit des survivants, et non des morts, qu'on érige des monuments aux morts; c'est à leur survie que les monuments donnent sens, par-delà l'évocation thématique de la mort d'autrui<sup>22</sup>. Les survivants identifient les morts d'une certaine façon, par exemple comme des héros; « une offre identitaire<sup>23</sup> », qui doit refléter ou définir leur rapport à ces morts, leur est pour ainsi dire soumise. En comparaison, le thème supposé majeur, à savoir la mort de ceux dont le monument rappelle le souvenir, ne joue qu'un rôle secondaire<sup>24</sup>. De même les fondateurs de monuments destinés à commémorer des morts violentes entendent-ils souligner leur identification avec les victimes<sup>25</sup>. Cette référence à la fonction collective des monuments explique d'ailleurs pourquoi Koselleck parlait d'une iconologie *politique* : comme pour son interlocuteur Carl Schmitt, la notion de politique exprimait pour lui le plus ou moins haut « degré d'union ou de désunion, [...] d'association ou de dissociation<sup>26</sup> » entre des êtres humains. « Les monuments sont érigés par des entités politiques qui, du même coup, se démarquent d'autres<sup>27</sup> », constate-t-il en conséquence. Le langage visuel des monuments aux morts a donc pour but d'établir la communauté des êtres humains face à la mort, ce qui, selon la définition de Schmitt, est forcément politique. À l'inverse,

19 *Ibid.*, p. 208.

20 Reinhart Koselleck, « Die Transformation der politischen Totenmale im 20. Jahrhundert », dans Ralph Jessen, Klaus Große Kracht et Martin Sabrow (éd.), *Zeitgeschichte als Streitgeschichte. Große Kontroversen nach 1945*, Munich, 2003, p. 205-228, un article auquel je renvoie désormais sous Koselleck, 2003a.

21 *Ibid.*, p. 206.

22 *Ibid.*, p. 209. Sur la catégorie de la survivance dans les écrits de Koselleck, voir Michael Jeismann, « Wer bleibt, der schreibt. Reinhart Koselleck, das Überleben und die Ethik des Historikers », dans *Zeitschrift für Ideengeschichte* 3/4, 2009, p. 69-80.

23 Koselleck [1979], 2011 (note 18), p. 179. Voir aussi les énoncés plus prudents de Koselleck dans son « Introduction » à l'ouvrage *Der politische Totenkult. Kriegerdenkmäler in der Moderne*, éd. par *id.* et Michael Jeismann, Munich, 1994, p. 9-20, ici p. 11, 16.

24 Koselleck [1979], 2011 (note 18), p. 179.

25 *Ibid.*

26 Carl Schmitt, *La notion de politique* [1932], traduit de l'allemand par Marie-Louise Steinhauser, suivi de *Théorie du partisan*, préface de Julien Freund, Paris, 1972, p. 66.

27 Koselleck [1979], 2011 (note 18), p. 198.

la dimension politique d'un monument s'efface à mesure que le lien sensible qu'il établit entre les vivants se relâche.

Ce n'est que sur la toile de fond de cette vision schmittienne qu'on pourra prendre conscience du second aspect des monuments aux morts identifié par Koselleck : à un moment ou à un autre, l'excédent esthétique fait disparaître le message politique originel et ramène de nouveau à l'esprit « l'identité des morts avec eux-mêmes<sup>28</sup> », en tant que véritable thème des monuments aux morts dès lors qu'on les considère dans leur fonction de mémoriaux. La mort, écrit Koselleck, reste « toujours aussi la mort des individus dont les survivants portent le deuil<sup>29</sup> ». Cet excédent anthropologique tenace, tenu en réserve dans la dimension esthétique, manifeste surtout sa virulence quand les fondateurs – en général les représentants de la génération des survivants – viennent à disparaître<sup>30</sup>. Des gens non directement concernés prennent à présent leur place. C'est le moment où l'histoire de l'impact d'un monument se modifie : « Les traces sensibles de la mémoire que renferme un monument et les voies de sa réception se mettent – à un moment ou à un autre – à diverger<sup>31</sup>. » La disparition des survivants entraîne aussi celle de l'offre identitaire politique, qui avait été d'une importance cruciale pour les anciens fondateurs du monument. Ce qui subsiste par conséquent, c'est le monument comme œuvre d'art, dont l'esthétique perd sa dimension directement politique, parce que celle-ci ne peut plus ou n'a plus à être comprise. En lieu et place, c'est la « symbolique de la mort », autrefois secondaire, qui tient à présent la vedette<sup>32</sup>. Désormais, la forme et le sens du monument renvoient de nouveau à une constante anthropologique qui peut être reconnue et comprise comme un état de fait, « car le cas individuel de la mort commémorée a beau être passé, il n'en est pas moins l'avenir de chaque observateur<sup>33</sup> ».

La mort est une expérience non transmissible; aussi la question de savoir ce qui la constitue est-elle à ranger parmi les interrogations sans réponse. Telle qu'elle a été reconstruite par Koselleck, l'histoire de la mort violente à l'époque

28 *Ibid.*, p. 207. Koselleck explique que, à un moment donné, « les signatures ne sont certes plus comprises politiquement, mais restent néanmoins intelligibles. C'est en quelque sorte dans cette marge, dans cette faille, que se glisse l'esthétique qui interroge les formes dans la perspective de leur expression "spontanée". Autrement dit, se rapportant à la réceptivité sensible des observateurs, les facultés d'expression "esthétiques" survivent aux injonctions politiques identitaires qu'elles avaient pour but de fonder » (*ibid.*, p. 210).

29 *Ibid.*, p. 196.

30 *Ibid.*, p. 209-210.

31 Koselleck, 1994 (note 23) p. 10. Seule exception à cette règle, les monuments dont l'expérience ou le message politique est relayé par des institutions sociales. C'est par exemple le cas des monuments nationaux, dont l'entretien est assuré par la communauté d'action politique concernée, voir Koselleck [1979], 2011 (note 18), p. 209. Dans pareil cas, les significations voulues à l'origine peuvent se perpétuer, en risquant toutefois d'être exposées à des tentatives d'actualisation de la part des institutions qui en ont la charge.

32 *Ibid.*, p. 210. Koselleck indique que même s'il perd sa signification politique, le monument ne cesse pas pour autant de « dire quelque chose ».

33 *Ibid.*

moderne interprète l'évolution des monuments aux morts depuis la Révolution française de 1789 comme une voie qui part de la tentative de lui donner un sens pour aboutir à la volonté de se frotter à son absurdité. On s'écarte ainsi de la conception qui, selon Koselleck, avait régné jusqu'alors en soutenant que « la mort violente, la "victime" [...] était la garantie de la survivance, de la libération, de la victoire, voire de la rédemption<sup>34</sup> ». C'est au régime nazi et à la Deuxième Guerre mondiale qu'il est revenu pour finir de faire grimper les enchères sur « le symbole de la quête infructueuse de sens », la réalité elle-même ayant versé à leur suite dans un pur « déni de signification<sup>35</sup> ». L'absurdité est devenue le sujet des monuments aux morts après 1945.

La « mort des exterminés » du nazisme a constitué le point culminant de l'histoire de la mort violente<sup>36</sup>. Koselleck y a vu la preuve qu'il était « humainement possible d'éteindre la condition même d'être humain<sup>37</sup> ». Il y a eu des gens à qui on a refusé toute forme de souvenir, puisqu'on est allé jusqu'à faire disparaître leurs cadavres en fumée et en cendres<sup>38</sup>. La destruction et la dispersion, voire la réduction en poussière de leurs corps morts allaient donc inciter à inventer d'autres formes et d'autres lieux de mémoire à travers lesquels serait évoquée l'absurdité de ces morts violentes<sup>39</sup>. Le mémorial de l'Holocauste conduit en particulier, selon Koselleck, aux limites de ce qui peut être énoncé et représenté ; aussi les monuments qui commémorent le génocide nazi entrent-ils dans une « sphère de non-communicabilité, de non-déchiffrabilité<sup>40</sup> ». Dans ce contexte, c'est la langue elle-même qui se heurte à ses limites ; même là où les mots – comme dans les expositions permanentes des lieux commémoratifs – sont employés pour expliquer le message de la remémoration, le « défi » consiste, selon Koselleck, à rendre visible et représentable « l'indicible en tant que tel » : « C'est certainement très difficile<sup>41</sup>. » Si la langue est sans doute essentielle à l'évocation du souvenir, les monuments peuvent « au moins y aider<sup>42</sup> » ; cela tient également au fait qu'une mémoire exclusivement transmise par le langage finit à un moment ou à un autre par devenir en quelque sorte stérile : certaines expériences individuelles inexprimables ne peuvent se transmettre par

34 Koselleck, 1994 (note 23), p. 9 ; voir aussi, sur cette évolution, p. 9-10.

35 Koselleck, 2003a (note 20), p. 218.

36 Reinhart Koselleck, « Formen und Traditionen des negativen Gedächtnisses », dans *id.*, *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte. Aufsätze und Vorträge aus vier Jahrzehnten*, éd. par Carsten Dutt, Berlin, 2010, p. 241-253, auquel je renverrai désormais sous Koselleck, 2010a, ici p. 245 ; voir aussi Koselleck, 1994 (note 23), p. 19.

37 Koselleck, 2010a (note 36), p. 245.

38 *Ibid.*

39 Voir Koselleck [1979], 2011 (note 18), p. 206-207 ; Reinhart Koselleck, Andrea Seibel et Siegfried Weichlein, « „Mies, medioker und provinziell“ » [1993], dans Thomas E. Schmidt, Hans-Ernst Mittag et Vera Böhm (éd.), *Nationaler Totenkult. Die Neue Wache. Eine Streitschrift zur zentralen deutschen Gedenkstätte*, Berlin, 1995, p. 107-110 (auquel je renverrai désormais sous Koselleck, 1993c), ici p. 109.

40 Koselleck, 1996 (note 5), p. 468.

41 *Ibid.*

42 *Ibid.*



son truchement, pas plus que la langue n'est en mesure de capter et de restituer la symbolique sensible de l'horreur.

### Victimes et criminels : la *Neue Wache* et le mémorial de l'Holocauste

Dans les débats qui ont surgi en Allemagne autour des monuments de la *Neue Wache* et du mémorial de l'Holocauste, Koselleck s'est détourné de ses réflexions analytiques et descriptives pour faire valoir des recommandations et des énoncés normatifs. Les connaissances scientifiques et les opinions personnelles se sont mêlées et ont formé une synthèse. Aussi est-il erroné de prétendre que seul un « déplaisir sans intérêt<sup>43</sup> » aura été à la base des déclarations faites dans le cadre de ces controverses. Koselleck, tout au contraire, a pris parti, en étant très profondément marqué par ses expériences de membre de la « génération de 1945 ». Ces gens dits de 1945 ont été une génération meurtrie<sup>44</sup> : beaucoup d'entre eux avaient le sentiment d'appartenir à une génération de survivants ; ils étaient physiquement et psychiquement « meurtris par l'histoire contemporaine<sup>45</sup> », comme Uwe Johnson a pu le déclarer un jour. C'est sur les épaules des membres de cette génération que pesaient les charges de la culpabilité et du sacrifice, de la participation et de l'échec, de la reconstruction et du nouveau départ, de la faute et de la honte, de la peur et de la responsabilité ; aussi ont-ils été une génération clé de l'« âge des extrêmes<sup>46</sup> ». Éprouvés dans la guerre mondiale, le sentiment de la proximité constante de toute vie avec la mort et la conscience de l'avènement possible de cette dernière à tout instant sont devenus une composante essentielle de la mémoire de cette génération et de sa « société des survivants<sup>47</sup> » (Svenja Goltermann) fondée après la Deuxième Guerre mondiale en Allemagne de l'Ouest. Koselleck réunit lui-même dans sa biographie un bon nombre d'expériences extrêmes de cette génération de la guerre : blessure, bataille de Stalingrad (« le chaudron »), camp<sup>48</sup>.

Si cet arrière-plan biographique devait forcément surgir avec virulence dans la querelle allemande des monuments, c'est que chaque polémique de

43 Comme on peut le lire *ibid.*, p. 467.

44 Sur les recherches modernes, envisagées du point de vue de l'histoire des idées, autour du thème des générations, voir Ute Daniel, *Kompendium Kulturgeschichte. Theorien, Praxis, Schlüsselwörter* [2001], 5<sup>e</sup> édition, Francfort-sur-le-Main, 2006, p. 330-345.

45 Uwe Johnson, « „Ein verkannter Humorist“. Gespräch mit A. Leslie Willson », dans *id.*, „*Ich überlege mir die Geschichte*“. *Uwe Johnson im Gespräch*, éd. par Eberhard Fahlke, Francfort-sur-le-Main, 1988, p. 281-299, ici p. 281.

46 J'emprunte cette expression à Eric J. Hobsbawm, *L'âge des extrêmes. Histoire du court xx<sup>e</sup> siècle*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, 1999.

47 Voir Svenja Goltermann, *Die Gesellschaft der Überlebenden. Deutsche Kriegsheimkehrer und ihre Gewalterfahrungen im Zweiten Weltkrieg*, Munich, 2009.

48 Voir son bouleversant récit dans Reinhart Koselleck, « Glühende Lava, zur Erinnerung geronnen. Vielerlei Abschied vom Krieg: Erfahrungen, die nicht austauschbar sind », dans *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 6 mai 1995, p. B4 (auquel je renverrai désormais sous Koselleck, 1995a).

ce genre est une bataille iconologique. Par bataille iconologique, on entend un débat portant sur la forme et la signification d'un énoncé sémantique visuel<sup>49</sup>, une lutte autour du signifiant et du signifié d'un objet iconique<sup>50</sup>. En plus de se pencher sur la signification de l'objet, on s'interroge aussi dans ce contexte sur les rôles et les positions de ceux qui prennent part à la controverse. Dans le cas d'une querelle autour d'un monument, il s'agit de la forme et de l'emplacement de celui-ci, mais aussi, au bout du compte, de sa signification. Comme toute bataille iconologique, une querelle au sujet d'un monument est également une controverse qui s'inscrit dans le temps : la forme, le lieu et la signification d'un monument peuvent se modifier à tout moment, par exemple si on change sa configuration, si on le déplace ou si la conscience de sa signification se perd. Les rôles et les positions qui sont débattus dans une querelle autour d'un monument sont complexes et présentent de multiples strates; derrière toutes ces couches identitaires qui se font jour se cachent cependant pour l'essentiel trois constellations de base porteuses de conflits : celle des survivants et de leurs descendants, celle des vainqueurs et des vaincus, celle des criminels et des victimes.

Veut-on considérer en ce sens la querelle allemande des monuments comme une bataille iconologique, il apparaîtra que les opinions défendues par Koselleck et ses prises de position impliquaient aussi sa propre situation et sa biographie individuelle. À cet égard, les controverses autour de la *Neue Wache* et du mémorial de l'Holocauste lui sont toujours apparues comme une unité, étant rattachées selon lui l'une à l'autre parce qu'elles coïncidaient non seulement dans le temps, mais aussi sur le plan du contenu, et parce que les deux débats représentaient un aiguillage à ses yeux décisif pour la forme que prendrait à l'avenir la mémoire communautaire de la République fédérale, de ses concitoyennes et concitoyens<sup>51</sup>. Dans le cas de la *Neue Wache*, il s'agissait concrètement de l'aménagement d'un lieu commémoratif majeur de la République fédérale; dans celui du mémorial de l'Holocauste, d'un monument essentiel qui devait évoquer la mort de millions de Juifs à l'époque nazie. L'érection de ces deux monuments avait été précédée par d'amères discussions, certaines prolongées pendant des

49 Dans le sens que nous lui réservons ici, la notion de bataille iconologique se laisse déplier de la même façon que le concept de « batailles sémantiques » élaboré par Koselleck; voir à ce sujet Nebelin, 2013 (note \*), p. 54-55; Christoph Dipper, « Reinhart Kosellecks Konzept „semantischer Kämpfe“ », dans *Forum Interdisziplinäre Begriffsgeschichte* 5, 2016, p. 32-41.

50 Voir Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale* [1916], publié par Charles Bally et Albert Sechehaye, avec la collaboration d'Albert Riedlinger, édition critique préparée par Tullio de Mauro, postface de Jean-Louis Calvet, Paris, 2003, en particulier p. 97-103. Les travaux exemplaires de Tonio Hölscher sur des matériaux antiques démontrent de façon particulièrement confondante la parenté des sémantiques visuelle et linguistique; voir entre autres Tonio Hölscher, *Römische Bildsprache als semantisches System*, Heidelberg, 1987 (Abhandlungen der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse, 1987, t. 2).

51 Voir par exemple Reinhart Koselleck, « Vier Minuten für die Ewigkeit. Das Totenreich vermessen – Fünf Fragen an das Holocaust-Denkmal » [1997], dans Heimrod/Schlusche/Seferens, 1999 (note 9), p. 599-601 (un article auquel je renverrai désormais sous Koselleck, 1997a), ici p. 599; *id.*, « Erschlichener Rollentausch. Das Holocaust-Mahnmal im Täterland », dans Cullen, 1999 (note 9), p. 97-102, ici p. 97.

décennies, sur le bien-fondé, le comment, le où, le quoi et le pourquoi de ces projets; procédures complexes l'une et l'autre, caractérisées toutes deux par des revers et des disputes. Il serait impossible et peu raisonnable de prétendre retracer ici les arguments de Koselleck, dans toutes leurs ramifications, encore moins de vouloir faire état de l'ensemble des discours<sup>52</sup>. Je souhaiterais plutôt pointer du doigt quelques éléments capitaux de sa critique et souligner ce faisant les aspects qui vont au-delà de ce seul problème particulier<sup>53</sup>.

### La mort et le sens

Koselleck a jugé inadéquate la statue, agrandie par Harald Haacke, d'une Pietà de Käthe Kollwitz placée au centre de la *Neue Wache*, parce qu'elle prêtait selon lui à des malentendus iconologiques : il s'agissait à l'origine d'une œuvre destinée à une commémoration d'ordre privé, une « sculpture intime<sup>54</sup> » qui renvoie à une constellation de deuil anachronique, à savoir celle de femmes pleurant la mort de leurs fils et de leurs époux, une situation qui définissait encore la Première Guerre mondiale. Mais une chose était encore plus grave aux yeux de l'historien : issue de l'iconographie chrétienne, la Pietà excluait en quelque sorte les Juifs en tant que communauté victime du régime nazi (« un geste anti-juif<sup>55</sup> »). Ce plan de signification confrontait en outre les spectateurs à une promesse de rédemption que Koselleck estimait extrêmement incongrue de la part d'un État séculier. En dernier lieu, la Pietà lui semblait relever d'un « kitsch sentimental<sup>56</sup> » qui n'était pas en mesure de refléter avec justesse la diversité des victimes politiques et l'absurdité ultime de leur mort.

### Victimes et criminels

La difficulté d'embrasser dans leur pleine ampleur ceux dont on voulait évoquer le souvenir a également déterminé les discussions autour de l'inscription par laquelle devait être proclamée et expliquée la fonction de lieu commémoratif de la *Neue Wache*. Koselleck considérait comme un déficit colossal qu'un lieu de mémoire tel que celui-là eût seulement besoin d'une inscription *explicative*<sup>57</sup>. Si l'on peut aussi reconnaître ici une expression de ses difficultés avec les actes

52 Voir note 9.

53 Je renvoie pour plus de détails à Nebelin, 2013 (note \*), p. 57-64.

54 Reinhart Koselleck, « Bilderverbot. Welches Totengedenken? », dans Stölzl, 1993 (note 9), p. 200-203 (auquel je renverrai désormais sous Koselleck, 1993a), ici p. 200.

55 Koselleck, 2003a (note 20), p. 218.

56 *Ibid.*

57 Voir Reinhart Koselleck, « Stellen uns die Toten einen Termin? Die vorgesehene Gestaltung der Neuen Wache wird denen nicht gerecht, deren es zu gedenken gilt » [1993], dans Jeismann, 1999 (note 9), p. 44-53 (un article auquel je renverrai désormais sous Koselleck, 1993b), ici p. 51.

de langage, l'insatisfaction que lui inspiraient les inscriptions concrètes était encore plus forte. Pour lui en effet, le défi spécifique consistait, dans la mesure du possible, à intégrer à ce lieu commémoratif central de la République fédérale *tous* les morts politiques de l'histoire allemande, sans verser pour autant dans le même pot les diverses sortes de mort et, avec elles, les criminels et les victimes. Il fallait tenir compte des différences : « Ils ont beau être tous égaux dans la mort, pourtant chacun est mort de façon différente, pour ne pas dire très différente<sup>58</sup>. »

### Victimes et hiérarchie

C'est également la question de la différenciation et de l'unité des morts qui a déterminé les prises de position de Koselleck dans les controverses qui se sont élevées autour du mémorial de l'Holocauste. S'il s'était agi précédemment de maintenir la différence entre les criminels et les victimes, Koselleck mettait à présent en garde contre la tentation de distinguer les groupes de victimes selon les critères des criminels : en décidant d'ériger ce monument, la République fédérale avait repris pour ainsi dire les méthodes des nationaux-socialistes, argumentait l'historien. En effet, pour mettre en avant un groupe de victimes, il lui avait fallu opérer d'abord une subdivision parmi ces victimes mêmes. De ce fait, notait Koselleck avec une acuité pénétrante, les responsables avaient adopté les critères de sélection des nazis. L'historien s'élevait par conséquent contre le fait que « les Allemands emploient à présent ces mêmes critères de race pour construire des monuments classés par ordre de quantité<sup>59</sup> ». Autant dire qu'on reprenait ainsi le langage des assassins et qu'on utilisait la même grille qui avait servi autrefois à désigner les victimes comme base pour l'évocation de leur souvenir et pour le « culte des morts<sup>60</sup> » qui devait leur être rendu.

On comprend donc que Koselleck ait pu déclarer qu'« un monument commémoratif national central ne saurait se définir selon les races<sup>61</sup> ». Il en résulterait autrement une « hiérarchie des monuments aux morts<sup>62</sup> » qui aurait forcément été précédée par une hiérarchisation des victimes. On en arriverait ensuite, pronostiquait très justement l'historien, à ce que le gouvernement fédéral soit contraint d'ériger une multitude de monuments qui, « empilés par ordre de grandeur, selon le nombre de victimes », formeraient effectivement cette

58 *Ibid.*, p. 52.

59 Koselleck, 1996 (note 5), p. 468.

60 Koselleck, 1997a (note 51), ici p. 599.

61 Koselleck, 1996 (note 5), p. 468.

62 Koselleck, 1997a (note 51), p. 601; voir *id.*, « „Denkmäler sind Stolpersteine“. Der Historiker Reinhart Koselleck zur neu entbrannten Debatte um das geplante Berliner Holocaust-Mahnmal, Bußübungen in Stein und die Zukunft der Gedenkkultur » [1997], dans Heimrod/Schlusche/Seferens, 1999 (note 9), p. 644-646 (un article auquel je renverrai désormais sous Koselleck, 1997b), ici p. 644.

«hiérarchie des monuments aux morts» tant redoutée<sup>63</sup>. La décision de construire un mémorial spécialement dédié à un groupe de victimes fondait en effet une obligation morale : «Si les Juifs obtiennent de nous Allemands leur mémorial de l'Holocauste, nous restons alors redevables de leur propre monument à tous les autres groupes que nous avons exterminés<sup>64</sup>.» La «nation des criminels», poursuit Koselleck, est obligée après tout de «commémorer le souvenir de toutes les victimes<sup>65</sup>». Ne pas prendre en considération certaines d'entre elles pourrait être jugé comme une tentative des coupables et de leurs héritiers de se décharger de leurs fautes. En outre, s'il est vrai que les criminels ont eux-mêmes opéré une subdivision parmi les victimes, ils n'ont pourtant fait «aucune différence<sup>66</sup>» en les tuant. Aussi un «monument aux criminels<sup>67</sup>» doit-il nécessairement prendre en considération *toutes* les victimes, contrairement à un «monument aux victimes<sup>68</sup>». Pour cela, on ne saurait penser seulement aux morts : «Les survivants des survivants sont encore largement frappés d'un tabou. Faut-il que nous les oublions nous aussi<sup>69</sup>?»

#### Les survivants et ceux qui sont nés après

Koselleck a proposé, en guise d'alternative au mémorial de l'Holocauste, un «monument aux criminels» : «Érigeons un mémorial qui rappelle les indicibles forfaits des Allemands», demandait-il, car alors «nous ne pourrions pas reculer devant les millions de morts d'autres groupes que nous sommes également coupables d'avoir assassinés tout autant que les Juifs<sup>70</sup>.» Le problème, estime l'historien, c'est qu'«il est très difficile de transposer directement dans un monument l'indicibilité de ce que nous autres Allemands avons accompli<sup>71</sup>». Les crimes indicibles et toutes les victimes qu'ils ont enfantées – voilà ce dont il faudrait toujours évoquer ensemble le souvenir. C'est à la seule condition d'établir un rapport avec ces «crimes indicibles» que les coupables et leurs descendants pourront célébrer le souvenir de toutes les victimes en tant que victimes et celui, pour finir, de tous les morts en tant que morts. Indicibles sont les crimes

63 Koselleck, 1997a (note 51), p. 601.

64 *Ibid.*

65 Koselleck, 1997b (note 62), p. 644.

66 Reinhart Koselleck, «Die Widmung. Es geht um die Totalität des Terrors», dans Heimrod/Schlusche/Seferens, 1999 (note 9), p. 1251-1252 (un article auquel je renverrai désormais sous Koselleck, 1999a), ici p. 1252.

67 Reinhart Koselleck, «Die falsche Ungeduld. [Wer darf vergessen werden? Das Holocaust-Mahnmal hierarchisiert die Opfer]» [1998], dans Heimrod/Schlusche/Seferens, 1999 (note 9), p. 1031-1033 (un article auquel je renverrai désormais sous Koselleck, 1998b), ici p. 1033.

68 *Ibid.*, p. 1032.

69 *Ibid.*, p. 1033.

70 *Ibid.*, p. 1032.

71 Koselleck, 1996 (note 5), p. 469.

de l'Allemagne nazie ; on ne saurait donc les oublier, affirme Koselleck. Mais comment y parvenir, dès lors que l'indicible, du fait même de son caractère effroyable, nous laissant sidérés et sans voix, est donc impossible à énoncer ? Quelle apparence devrait prendre concrètement un tel monument, par lequel les coupables eux-mêmes confesseraient leurs crimes ?

Koselleck ne réclamait ni des « monuments de la honte » ni des « monuments de l'expiation<sup>72</sup> ». Il s'agissait au contraire pour lui d'ériger un monument du souvenir et de la mise en garde : l'« explication morale » est certes nécessaire – et d'ailleurs sans équivoque dans le cas de la dictature nazie –, mais avec le temps, les arguments s'émeussent sous la pression morale<sup>73</sup>, ce qui pourrait mettre en péril l'existence du « culte » indispensable à ce qu'un monument puisse continuer de fonctionner au sens où ses fondateurs l'ont voulu<sup>74</sup>. Ce sont les générations d'après qui posent un problème : elles ne sauraient se satisfaire en effet de l'esthétique purement anthropologique, laquelle atteint ses limites quand il s'agit de transmettre des « souvenirs » relativement complets. Koselleck aspirait désormais pour les monuments à une esthétique moins abstraite et plutôt réaliste, tout en confessant pour finir que cela le ramenait du côté de la langue : c'est par « des actes de langage » que s'effectue en définitive la plus large part du travail de mémoire, « ils restent l'alpha et l'oméga de l'évocation du souvenir<sup>75</sup> ». Dans le cas du mémorial de l'Holocauste, cela signifiait pour lui qu'une coopération avec un centre de documentation était nécessaire, par exemple avec le centre de documentation et d'exposition « Topographie de la terreur » à Berlin<sup>76</sup>. Koselleck signalait toutefois avec force le risque que de telles institutions ne réduisent le mémorial au simple rang de « monument historique<sup>77</sup> », car la langue a elle-même ses « limites », soulignait-il en indiquant qu'« elle est incapable de transmettre les expériences émotionnelles individuelles, ancrées dans le corps du sujet<sup>78</sup> ». Et de recommander qu'on maintienne cette conscience des limites en éveil et toujours affûtée<sup>79</sup>.

Koselleck avait manifestement pour espoir de pouvoir perpétuer ainsi la mémoire objective, alors que les expériences individuelles sont nécessairement vouées à disparaître. En matière de politique mémorielle, l'esthétique objective se heurte cependant, par-delà le langage, à des limites pratiques : elle est certes en mesure de symboliser l'indicible en tant que tel, mais comme n'importe quelle autre chose profane, elle réclame d'être entretenue et interprétée. En appelant de ses vœux un « monument aux criminels » amarré à la tradition

72 Voir Koselleck, 1999a (note 66), p. 1251.

73 Koselleck, 1997b (note 62), p. 645.

74 *Ibid.*

75 *Ibid.*, p. 646.

76 Koselleck, 1997a (note 51), p. 600.

77 Koselleck, 1997b (note 62), p. 645.

78 *Ibid.*, p. 646.

79 *Ibid.*

linguistique, Koselleck s'est donc rapproché de l'idée d'une « commémoration avec mode d'emploi<sup>80</sup> » pour les descendants. Le fait que subsiste, sur cette voie, un reste à jamais impossible à mettre en mots et qui disparaît avec les survivants marque le territoire des pertes irréversibles auxquelles sont exposées les cultures fondées sur la mémoire.

Dans la querelle allemande des monuments, Reinhart Koselleck a donc endossé le rôle d'acteur d'une bataille iconologique. Ses prises de position font clairement apparaître les constellations personnelles et singulières qui entrent en jeu dans une querelle autour d'un monument. À l'arrière-plan de celles-ci, il y avait aussi son identité de vaincu, qui vivait avec l'expérience d'une défaite admise, acceptée et sans doute ressentie d'ailleurs comme justifiée<sup>81</sup>. Mais ce qui était essentiel pour lui, c'étaient les rapports entre les victimes et les criminels, entre les survivants et les générations d'après : ces rapports jouaient à ses yeux un rôle catégorique capital. Koselleck refusait aussi bien le nivellement de la différence entre criminels et victimes qu'une hiérarchisation des victimes. Mais d'un autre côté, il insistait sur la dimension anthropologique de toute mort. Si des modes d'approche relativement abstraits ont d'abord pu lui paraître adéquats pour traiter et surmonter, ne fût-ce qu'indirectement, « les indicibles forfaits des Allemands<sup>82</sup> » et la sidération qu'ils avaient provoquée chez les survivants, il aura finalement souligné la nécessité de recourir au langage pour en perpétuer le souvenir, une mise en mots grâce à laquelle les générations nées après la guerre devaient se familiariser avec cet héritage de l'histoire de leur communauté. Le « défi historique » qu'on devait relever et auquel il fallait réagir en y apportant la bonne « réponse esthétique » consistait à « visualiser l'irreprésentable et à couler l'inexprimable dans les mots<sup>83</sup> » à travers un lieu commémoratif – en commençant par sa définition pour aller jusqu'au monu-

80 Selon le titre d'un article de Stefan Reinecke, publié en janvier 1999 et repris dans Heimrod/Schlusche/Seferens, 1999 (note 9), p. 1202-1203.

81 Koselleck se considérait lui-même en conséquence comme vaincu et membre d'une « nation de criminels ». Voir « Reinhart Koselleck im Gespräch mit Renate Solbach. Öffentlichkeit ist kein Subjekt », dans *Iablis* 2, 2003, [http://www.iablis.de/iablis\\_t/2003/koselleck.html](http://www.iablis.de/iablis_t/2003/koselleck.html) [accès vérifié en mars 2021]; Reinhart Koselleck, « Die Diskontinuität der Erinnerung », dans *Deutsche Zeitschrift für Philosophie* 47, 1999, p. 213-222 (en particulier p. 221 : « Täternation »); *id.*, « Der 8. Mai zwischen Erinnerung und Geschichte », dans *id.*, *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte. Aufsätze und Vorträge aus vier Jahrzehnten*, éd. par Carsten Dutt, Berlin, 2010, p. 254-265 (en particulier p. 258-261 sur l'« acceptation » de la défaite; je renverrai désormais à cet article sous Koselleck, 2010b). Dans Koselleck, 1993a (note 54), p. 202, l'historien, en recourant de façon un peu malheureuse à des termes latins, opère une distinction entre le *sacrificium*, en tant qu'offrande rituelle active d'un côté, et, de l'autre, le *victus*, en tant que victime au sens passif de celui qui est vaincu ou tué. Sur la théorie (historiographique) de l'« être-vaincu » élaborée par Koselleck, voir les articles publiés dans *Zeitschrift für Ideengeschichte* 6/1, 2012, ainsi que Christian Meier, « Sieger, Besiegte und wer schreibt die Geschichte? », dans *Jahrbuch der Akademie der Wissenschaften zu Göttingen* 2009, Berlin, 2009, p. 125-148, <https://doi.org/10.26015/adwdocs-327> [accès vérifié en mars 2021], et Marian Nebelin, « Sieger, Besiegte und Historiker », dans Michael Meißner, Katarina Nebelin et Marian Nebelin (éd.), *Eliten nach dem Machtverlust? Fallstudien zur Transformation von Eliten in Krisenzeiten*, Berlin, 2012 (IMPULSE, t. 3), p. 49-87, en particulier p. 69-76.

82 Koselleck, 1998b (note 67), p. 1032.

83 Koselleck, 1993a (note 54), p. 203.

ment proprement dit, en passant par une éventuelle inscription. Au fondement de ces réflexions et de ces revendications, Koselleck aura posé non seulement ses connaissances d'iconologue de la mort politique, mais aussi ses propres expériences biographiques et les catégories qui en découlaient directement, catégories qui témoignent d'une tentative de dépasser les limites de la commémoration négative par le biais d'une solidarité anamnétique.

### Commémoration négative et solidarité anamnétique : la sémiotique de l'aphasie

Le chaînon manquant entre l'iconologie koselleckienne de la mort politique et ses réflexions sur la « sémiotique de l'aphasie », ce sont les empreintes laissées par sa biographie et les événements qui l'ont accompagnée, mais aussi les notions d'expérience qu'ils lui ont inspirées. Les prises de position de Koselleck dans la querelle des monuments, le caractère spécifique de son iconologie, les alternatives qu'il a esquissées – tout cela a été déterminé par l'hypothèse qu'une « sémiotique de l'aphasie » est au fondement de tout monument aux morts. « Tous les monuments montrent dans la mesure où ils passent sous silence<sup>84</sup> », a-t-il pu déclarer. Au centre de la « sémiotique de l'aphasie », il y a donc une chose qui se laisse formuler comme une question, mais à laquelle on ne peut justement répondre que par la négative : la question du sens de la mort. À considérer les millions de morts et les exécutions de masse au XX<sup>e</sup> siècle, la mort violente ne peut plus être justifiée ; toute tentative de lui donner un sens est vouée à l'échec. Ce qui a eu lieu est donc indicible. L'effroi que ces morts suscitent est si grand qu'il ne saurait être articulé, il est littéralement indicible. Ne restent que l'aphasie et l'espoir dans la puissance du visuel. Autant de raisons qui expliquent que Koselleck espérait ou plutôt croyait que les monuments aux morts reposent sur une « sémiotique de l'aphasie » qui permet – peut-être ! – de « définir l'indicible comme tel de façon que l'on puisse en avoir une idée<sup>85</sup> ». La « sémiotique de l'aphasie » offre une représentation de ce qui ne saurait être énoncé.

L'absurdité n'est pas un thème impossible à traiter, mais il est difficile d'exprimer ce qu'elle veut dire concrètement. Une chose est pourtant capable de réunir absurdité et aphasie sous une même catégorie : la notion de *Betroffenheit*, qui désigne la situation d'une personne concernée par ou impliquée dans les événements historiques affectant la communauté à laquelle elle appartient. C'est cette implication qui constitue, selon Hans Rothfels, l'histoire et la communauté des gens qui vivent à une époque donnée<sup>86</sup>. Elle repose sur l'expérience personnelle,

84 Koselleck, 1998a (note 8), p. 8.

85 Koselleck, 1996 (note 5), p. 467.

86 Hans Rothfels, « Zeitgeschichte als Aufgabe », dans *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte* 1, 1953, p. 1-8, en particulier p. 2.



ce que Koselleck n'a lui-même cessé de souligner. Ce faisant, il partait de l'hypothèse que les expériences ne se transforment pas toutes automatiquement en objet mémoriel, sans parler du fait qu'elles ne se laissent pas toutes transmettre à autrui. N'importe quelle biographie présente donc elle aussi une forme d'aphasie. Et l'on peut sans doute supposer que l'aphasie à laquelle Koselleck entendait prêter expression par le biais de certaines sémantiques visuelles était d'ailleurs parfois la sienne propre.

Manifestement, il subsistait toujours dans sa biographie un domaine de non-communicabilité : quelque chose d'« indicible », qui était né de l'expérience et de l'observation d'événements impossibles à raconter. Koselleck estimait que sa simple survie était un hasard<sup>87</sup>, qu'elle était aussi dépourvue de sens que la mort des autres. De terribles souvenirs hantent en effet celui qui revient de guerre et de captivité, « des expériences qui se déversent dans votre corps comme une masse de lave incandescente et s'y coagulent. Depuis ce temps-là, vous pouvez constamment les consulter, à tout moment et sans altération. Les expériences de ce genre ne sont pas nombreuses à se laisser transposer en authentique souvenir, mais lorsque c'est le cas, ce souvenir se fonde alors sur leur présence sensible. L'odeur, le goût, le bruit et l'environnement visible, en bref toutes les sensations, dans le plaisir ou la douleur, s'éveillent à nouveau, sans avoir besoin d'aucun travail de mémoire pour être et rester vraies<sup>88</sup> ». Pour lui qui avait été blessé au combat, le corps trimballant avec lui le souvenir de certains événements est devenu le symbole des expériences, s'est mué en « expérience primaire inaltérable<sup>89</sup> ». Koselleck ne croyait pas que tout événement vécu en propre soit une expérience primaire de ce type, et encore moins que tout souvenir personnel le soit : les autres souvenirs peuvent changer sous l'action du temps qui passe et du savoir qui se transforme<sup>90</sup>. Seules les expériences primaires demeurent à l'abri de ce changement. Présentes jusque dans la chair, elles sont liées à la personne qui les a vécues ; par rapport à elles, toute autre expérience ne peut être que « secondaire<sup>91</sup> ».

Cela s'applique aussi à l'une des expériences les plus élémentaires : la mort. Le fait que l'expérience de toute mort reste irrattrapable a constitué le point d'ancrage de l'intérêt ambivalent que Koselleck a porté à la thanatologie de Heidegger. L'hypothèse heideggérienne que la vie est toujours déjà orientée vers la mort fascinait l'historien. Mais la perception de la mort d'autrui s'efface toujours, estimait le philosophe, devant l'importance du « tenir-pour-vrai qui

---

87 Voir Koselleck, 1995a (note 48).

88 *Ibid.*

89 *Ibid.* Sur la notion d'expérience primaire, voir Koselleck, 2003a (note 20), p. 205-206.

90 Koselleck, 1995a (note 48).

91 Voir Koselleck, 2010b (note 81), ici p. 255.

touche à [ma propre] mort<sup>92</sup> : « La mort *est* chaque fois seulement mienne<sup>93</sup>. » L'expérience primaire de ma propre mort ne saurait être remplacée par aucune expérience secondaire – qui ne serait tout au plus qu'une observation de son processus<sup>94</sup>. En tant qu'« être-pour-la-mise-à-mort<sup>95</sup> », l'« être vers la mort<sup>96</sup> » heideggérien avait constitué une part significative des expériences vécues par Koselleck pendant la guerre. Au contraire de la mise à l'écart de la mort d'autrui opérée par Heidegger<sup>97</sup>, c'est justement celle-ci qui intéressait Koselleck, car, écrivait-il en 2005-2006, ce sont les vivants et les survivants qui doivent se débrouiller avec la mort d'autrui et qui sont influencés par elle dans leur vie<sup>98</sup>. Koselleck estimait que l'affliction liée à cet état de fait est légitime, peu importe l'identité de ceux dont on déplore la mort : en tant que constante anthropologique, le deuil ne saurait être enfermé dans une clôture ; il n'est jamais justifié de le proscrire et d'ailleurs, on n'y réussit jamais<sup>99</sup>.

Si Koselleck, eu égard à ses propres expériences primaires, s'est particulièrement intéressé à la mort de l'homme causée par un autre homme – la mort violente qui réclame d'être justifiée<sup>100</sup> –, l'histoire des « êtres réduits à néant<sup>101</sup> », qu'il a covécue pour en avoir été le contemporain, soulevait selon lui une « problématique historique » fondamentale, celle de savoir « comment les crimes doivent être en somme remémorés<sup>102</sup> » : « L'indicibilité de la mise à mort possible de l'être humain et, à l'époque moderne, de l'élimination techniquement parfaite d'une quantité désormais innombrable d'individus stupéfiés, conduit à l'aphasie ou au mutisme<sup>103</sup>. » En considération des difficultés à traiter de ces expériences, Koselleck a parlé d'une « commémoration négative », qui prendrait pour objet

92 Martin Heidegger, *Être et temps*, traduit de l'allemand par François Vezin, d'après les travaux de Rudolf Boehm et Alphonse de Waelhens, et de Jean Lauxerois et Claude Roels, 1986, en particulier les § 47-53, p. 291-322, ici p. 320. Sur la thanatologie de Heidegger, voir Petra Gehring, *Theorien des Todes zur Einführung*, Hambourg, 2010, p. 146-152; Katharina Lacina, *Tod*, Vienne, 2009, p. 51-55; Rüdiger Safranski, *Ein Meister aus Deutschland. Heidegger und seine Zeit* [1994], 6<sup>e</sup> édition, Munich, 2001, p. 188-189 (édition française *Heidegger et son temps*, traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski, Paris, 1996); Carol J. White, *Time and Death. Heidegger's Analysis of Finitude*, éd. par Mark Ralkowski, 2<sup>e</sup> édition, New York, 2016 [2005]. Sur l'exemplaire de *Sein und Zeit* en possession de Koselleck, voir Reinhard Laube, « Zur Bibliothek Reinhart Kosellecks », dans *Zeitschrift für Ideengeschichte* 3/4, 2009, p. 97-112, ici p. 110.

93 Heidegger, 1986 (note 92), p. 320.

94 *Ibid.*, p. 293 : « Nul ne peut décharger l'autre de son trépas » ; p. 318 : « La mort n'« appartient » pas seulement de manière indifférente au Dasein qui est le mien, mais elle réclame au contraire celui-ci dans ce qu'il a d'unique. »

95 Koselleck [1979], 2011 (note 18), p. 180. Voir la catégorie du « pouvoir-mettre à mort » dans Reinhart Koselleck, « Historik und Hermeneutik », dans *id.*, *Zeitschichten. Studien zu Historik*, avec un texte de Hans-Georg Gadamer, Francfort-sur-le-Main, 2003, p. 97-118, en particulier p. 101-102.

96 Heidegger, 1986 (note 92), p. 289 et *passim*.

97 Voir la critique qu'en fait Lacina, 2009 (note 92), p. 55-56.

98 Voir Koselleck, 2010b (note 81), p. 265.

99 *Ibid.*

100 Voir Koselleck [1979], 2011 (note 18), p. 180 ; Koselleck, 1998a (note 8), p. 6, ainsi que Koselleck, 1994 (note 23), p. 9.

101 Selon le néologisme de « zernichtete Menschen » forgé par Koselleck. Voir *ibid.*, p. 19, ainsi que p. 15.

102 Koselleck, 2010a (note 36), p. 240.

103 Koselleck, 1994 (note 23), p. 20.

des événements infâmes, déplaisants, voire traumatiques, et/ou dont les opérations mémorielles pourraient se refuser à retravailler certains contenus qu'elles « refouleraient » ou « oblitéreraient<sup>104</sup> » au contraire. Face aux crimes de l'époque nazie, les formes habituelles de traitement profane de ces contenus de la mémoire négative sont donc promises à l'échec : la vengeance, la condamnation relevant des tribunaux et d'autres formes d'établissement de la justice ne peuvent plus trouver de point d'accroche devant les dimensions et l'« absurdité » de ces monstrueux forfaits<sup>105</sup>. La conséquence, c'est que toute tentative de « fondation de sens » échoue nécessairement, car il est impossible de « rattraper ou [de] s'acquitter rétroactivement [de] la totalité des crimes des Allemands nazis<sup>106</sup> ».

On ne saurait parvenir à une verbalisation complète des souvenirs d'un tel ordre de grandeur ; il se crée donc parfois, dans l'obligation même de se taire, « une authentique forme de remémoration<sup>107</sup> », estime Koselleck. L'impossibilité ainsi pointée de mettre en mots certaines expériences primaires conduit en outre à ce que le transfert d'expériences d'une personne à une autre, déjà difficile en soi, le devienne encore plus, si ce n'est même carrément impossible ; il s'agit de « l'incapacité de maints survivants à transmettre leurs souvenirs aux générations suivantes<sup>108</sup> ». Cela a des conséquences aussi bien sur la mémoire individuelle que sur la mémoire collective : un abîme infranchissable se creuse entre l'expérience primaire de « celui qui a été réellement concerné » et « l'expérience secondaire de ceux qui vivent aujourd'hui<sup>109</sup> ». « Les expériences propres d'un individu se ferment à son prochain, et plus encore aux générations suivantes. Leurs membres ne sont pas des survivants<sup>110</sup>. »

D'avantage encore que l'idée d'une non-transmissibilité de certains souvenirs, l'insistance de Koselleck sur l'expérience de l'individu singulier représente un problème considérable pour les théories mémorielles modernes : ce n'est pas le non-fonctionnement d'un ressouvenir collectif<sup>111</sup>, mais ses limites que l'historien aura placées au cœur de sa théorie de la mémoire. Il cherchait en effet à savoir pourquoi certaines choses ne peuvent pas être communiquées ni transmises<sup>112</sup>. Les souvenirs partagés perdent en individualité et en concrétude au fur

104 Koselleck, 2010a (note 36), p. 240.

105 *Ibid.*, p. 243 ; voir plus largement p. 241-243.

106 *Ibid.*

107 Koselleck, 2010b (note 81), p. 256 ; voir Koselleck, 1998a (note 9), p. 8.

108 Koselleck, 2010b (note 81), p. 256.

109 Koselleck, 2010a (note 36), p. 246.

110 Koselleck, 2010b (note 81), p. 255.

111 Dans son article de synthèse « Kollektives Gedächtnis und Erinnerungskulturen », dans Ansgar Nünning et Vera Nünning (éd.), *Einführung in die Kulturwissenschaften. Theoretische Grundlagen – Ansätze – Perspektiven*, Stuttgart, 2008, p. 156-185, Astrid Erll montre bien que la « continuité collective » des souvenirs est au cœur des théories modernes de la mémoire collective.

112 Dans son article « Erfahrungswandel und Methodenwechsel. Eine historisch-anthropologische Skizze », dans Reinhart Koselleck, *Zeitschichten. Studien zu Historik*, avec un texte de Hans-Georg Gadamer, Frankfurt-sur-le-Main, 2003, p. 27-77, Koselleck fait remarquer que les « progrès du savoir » et l'« échange d'expérience » peuvent aussi entraîner des « pertes » (*ibid.*, p. 62).

et à mesure que s'accroît le nombre de ceux qui les recueillent et que se relâche le lien interpersonnel qui les unit, estime Koselleck<sup>113</sup>. Sur le plan pratique, cela veut dire que certaines expériences restent en la possession de l'individu qui les a vécues – et dans le cas des catastrophes du xx<sup>e</sup> siècle, en celle de leurs survivants<sup>114</sup>. Ceux-ci viennent-ils à disparaître de mort naturelle ou non naturelle, leurs récits perdent du même coup leurs supports : c'est en leur qualité d'individus n'en ayant pas eu une expérience directe que les membres des générations suivantes doivent inventer leur propre rapport personnel à ces événements<sup>115</sup>. Si Koselleck est intervenu avec une telle fougue dans la controverse des monuments berlinois, c'est en conséquence de ces réflexions sur la volatilité des expériences primaires et sur la douloureuse virulence de la mémoire négative. Les survivants disparaissant les uns après les autres, il devait redouter la perte d'expériences essentielles et cherchait donc des moyens de les transposer en souvenirs affermis et transmissibles.

Mais comment enjamber le gouffre entre les survivants et les générations suivantes ? Walter Benjamin a forgé pour cela un jour le concept de remémoration (*Eingedenken*) en tant que forme particulièrement intense d'évocation mémorielle (*Sich-Erinnern*)<sup>116</sup> ; une forme de souvenir qui devait produire une « solidarité avec les morts<sup>117</sup> », dans laquelle Jürgen Habermas voyait se réaliser l'idée d'une « solidarité anamnétique<sup>118</sup> ». Ce n'est toutefois que dans une composante mystique et messianique que Benjamin a pu trouver une solution au problème de la disparition physique des individus directement impliqués dans les événements<sup>119</sup>. Koselleck, au contraire, a cherché refuge dans une esthétique anthropologiquement élargie : la « sémiotique de l'aphasie » ne devait pas seulement permettre de saisir et de rendre énonçable « l'indicible en tant que tel », elle était censée indiquer d'autre part « une issue mineure » à l'aphasie et au mutisme ; seuls les arts visuels peuvent « symboliser ce qu'il est impossible de dire<sup>120</sup> ».

113 Koselleck, 2010b (note 81), p. 258.

114 *Ibid.*, p. 256-259.

115 *Ibid.*, p. 255-256.

116 Voir à ce sujet Marian Nebelin, *Walter Benjamin und die Besiegten. Theologie – Verlust – Geschichte*, Hambourg, 2007 (POETICA, t. 96), p. 58, note 303, et p. 83, 90, 94, note 507. Je soulignerai ici la différence entre remémoration et souvenir chez Walter Benjamin avec encore plus de force que je ne l'ai fait dans cet ouvrage ; cf. *id.*, « Heuristischer und Messianischer Materialismus als historische Methode(n). Walter Benjamins eigensinnige Marx-Rezeption », dans Claudia Deglau et Patrick Reinard (éd.), *Aus dem Tempel und dem ewigen Genuß des Geistes verstoßen? Karl Marx und sein Einfluss auf die Altertums- und Geisteswissenschaften*, Philippika 126, Wiesbaden, 2020, p. 297-365, ici p. 346-347.

117 Voir par exemple Walter Benjamin, *Gesammelte Schriften*, éd. par Rolf Tiedemann et Hermann Schweppenhäuser [1974], t. 3, 4<sup>e</sup> édition, Francfort-sur-le-Main, 2003, p. 1237.

118 Jürgen Habermas, *Vorstudien und Ergänzungen zur Theorie des kommunikativen Handelns* [1995], 4<sup>e</sup> édition, Francfort-sur-le-Main, 1995, p. 516-517.

119 Voir Nebelin, 2012 (note 81), p. 68-69.

120 Koselleck, 1994 (note 23), p. 20. Cette « issue » devait être la voie menant à un changement retardé des comportements (*ibid.*).

À la «fondation de sens» devait se substituer une simple «exigence de sens<sup>121</sup>». En l'espèce, il ne s'agissait pas seulement pour Koselleck de traiter le thème de «l'indicible en tant que tel» : bien plus, il fallait que chaque mort soit envisagée en tant que mort. Les éléments idéologiques qui entraient en jeu dans l'interprétation de la mort allaient s'effacer avec le temps et ne laisseraient plus subsister que le souvenir de la mort nue, absurde, une impression que tout monument aux morts de bonne qualité devait pouvoir transmettre de manière particulièrement forte<sup>122</sup>. Or il semble que, à un moment ou à un autre, la référence anthropologique ne soit plus parvenue à obtenir que les générations ultérieures aient une impression de cet indicible qu'elles n'avaient pas vécu. Koselleck craignait que les expériences primaires ne soient impossibles à transmettre, parce que l'indicible, justement, ne peut au fond être dit dans ses composantes cruciales. Ne restait pour finir que l'espérance sans doute désespérée d'une verbalisation de l'indicible. Ce qui ne peut être mis en mots, c'est l'esthétique de la mort qui devait le véhiculer. S'il y a une espérance mystique dans le système d'idées élaboré par Koselleck, elle porte alors sur ce point.

L'indicible se refusant à être traduit sans perte dans la langue, c'est aussi sa fixation, sa détermination et, surtout, son élucidation qui échouent. Et je crois que c'est la raison pour laquelle Koselleck n'a pu être satisfait qu'à de très rares occasions par un monument. Cela explique que les querelles autour de la *Neue Wache* et du mémorial de l'Holocauste aient eu tant d'importance pour lui en tant que polémique; on peut même se demander si l'historien n'aurait pas préféré que cette controverse ne prît jamais fin. «La dispute sur la forme adéquate est inéluctable. Et la dispute est nécessaire pour faire apparaître jusque dans le monument les insolubles conflits de notre mémoire, de notre souvenir de la mise à mort, de la mort et du meurtre, de notre souvenir des morts<sup>123</sup>», un constat qui se charge désormais d'une nouvelle signification : dans les querelles qui ont éclaté en Allemagne autour de ces deux monuments, il ne s'agissait pas seulement pour Koselleck de participer au débat public et de peser avec soin les choses. Il s'agissait à ses yeux de la possibilité même d'existence des monuments aux morts. L'indicible peut-il être rendu sensible? Peut-il exister un monument qui traite de l'aphasie en soi?

Face à ce genre de questions, le débat sur les monuments devait lui-même être envisagé comme élément d'un «insoluble conflit» de la mémoire et donc d'un processus de discussion potentiellement infini. Cela vaut du moins aussi longtemps qu'il y a encore des survivants et des gens dont la biographie a été impliquée dans les événements en question. Et cette conflictualité peut subsister même au-delà de ces générations. Peut-être faudrait-il dès lors, comme

121 Koselleck, 1993c (note 39), p. 109.

122 Koselleck croyait pouvoir mesurer la qualité d'un artiste et de son œuvre commémorative au moyen de la formule suivante : « Plus le désespoir touchant au sens de la mort au combat se reflétera avec persistance, plus la réussite de l'artiste s'avérera grande » (Koselleck, 2003a [note 20], p. 218).

123 Koselleck, 1993b (note 57), p. 46.

Uwe Johnson l'a déclaré un jour, « ne pas exclure totalement les morts de la suite des choses, car les morts continuent d'agir sur nous, dans la mesure où nous continuons de nous en faire des images et qu'ils continuent, à travers l'image qu'ils ont en nous, de nous modifier<sup>124</sup> ». Koselleck croyait peut-être devoir livrer bataille pour les morts jusque sur le terrain de l'iconologie. Du même coup, l'aphasie pouvait devenir un thème à traiter dans les discussions publiques – avant même qu'il soit question de cette sémiotique visuelle qui devait la véhiculer. Ce qui demeure de la querelle allemande des monuments, c'est la conscience d'un « reste irréductible<sup>125</sup> », qui apparaît ouvertement dans la recherche de monuments commémoratifs appelés à fonctionner comme des signes d'une aphasie figée à propos de morts absurdes et violentes : des monuments aux morts qui témoignent de l'indicible en tant que tel.

*Traduit de l'allemand par Jean Torrent*

---

124 Uwe Johnson, dans un entretien avec Matthias Prangel, le 6 mars 1974 à Rotterdam, dans *id.*/Fahlke (éd.), 1988 (note 45), p. 263-267, ici p. 264.

125 Koselleck, 1997a (note 51), p. 599.